

# La Poupée

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 93

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257087>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pensée du Christ le royaume du ciel et la fin du monde étaient également imminents.

LIII. — La constitution organique de l'Eglise n'est pas immuable; mais la société chrétienne est soumise, comme la société humaine, à une perpétuelle évolution.

LIV. — Les dogmes, les sacrements, la hiérarchie, tant dans leur notion que dans la réalité, ne sont que des interprétations et des évolutions de la pensée chrétienne, qui ont accru et perfectionné par des développements extérieurs le petit germe latent dans l'Évangile.

LV. — Simon Pierre n'a jamais même soupçonné que le Christ lui eût conféré la primauté dans l'Eglise.

LVI. — L'Eglise romaine est devenue la tête de toutes les Eglises, non point par une disposition de la divine Providence, mais en vertu de circonstances purement politiques.

LVII. — L'Eglise se montre hostile aux progrès des sciences naturelles et théologiques.

LVIII. — La vérité n'est pas plus immuable que l'homme lui-même, car elle évolue avec lui, en lui et par lui.

LIX. — Le Christ n'a pas enseigné un corps déterminé de doctrine, applicable à tous les temps et à tous les hommes, mais il a plutôt inauguré un certain mouvement religieux adapté ou qui doit être adapté à la diversité des temps et des lieux.

IX. — La doctrine chrétienne fut, en ses origines, judaïque, mais elle est devenue, par évolutions successives, d'abord paulinienne, puis johannique, enfin hellénique et universelle.

LXI. — On peut dire sans paradoxe qu'aucun chapitre de l'Écriture, du premier chapitre de la Genèse au dernier de l'Apocalypse, ne renferme une doctrine absolument identique à celle que l'Eglise professe sur la même matière, et, par conséquent, qu'aucun chapitre de l'Écriture n'a le même sens pour le critique que pour le théologien.

LXII. — Les principaux articles du Symbole des Apôtres n'avaient pas pour les chrétiens des premiers siècles la même signification qu'ils ont pour ceux de notre temps.

LXIII. — L'Eglise se montre incapable de défendre efficacement la morale évangélique, parce qu'elle tient obstinément attachée à des doctrines immuables qui ne peuvent se concilier avec les progrès actuels.

LXIV. — Le progrès des sciences exige que l'on réforme les concepts de la doctrine chrétienne sur Dieu, sur la Création, sur la Révélation, sur la Personne du Verbe Incarné, sur la Rédemption.

LXV. — Le catholicisme d'aujourd'hui ne peut se concilier avec la vraie science à moins de se transformer en un certain

moment à l'autre et je ne veux pas qu'elle te voie là, avec tes airs de l'autre monde.

Il lui prit la main et le conduisit doucement jusqu'à la porte.

— Sans rancune, pas vrai ? ajouta-t-il ; tu me refuses ta demande plus tard, quand tu seras riche, et je te donnerai la préférence en supposant, bien entendu, que Marinette soit encore fille. Ainsi, tu vois ! Ne va pas dire que je suis méchant.

Méchant, non il ne l'était pas, le vieux sabotier ; mais, par exemple, entêté en diable.

Je vous demande un peu ! Refuser Marinette à ce brave garçon de Firmin qui l'adorait et qui, certainement, en eût fait la femme la plus heureuse du village, d'au-

christianisme non dogmatique, c'est-à-dire en un protestantisme large et libéral.

Le jeudi suivant, 4 du même mois et de la même année, rapport fidèle de tout ceci ayant été fait à Notre Très Saint Père le Pape Pie X, Sa Sainteté a approuvé et confirmé le Décret des Eminentissimes Pères, et ordonné que toutes et chacune des propositions ci dessus consignées soient tenues par tous comme réprouvées et prosrites.

PIERRE PALOMBELLI,  
notaire de la S. I. R. U.

## La Poupée

— Je ne suis pas pour les manières, moi ! dit la grosse Françoise à la petite Antonine. Ne chante pas, mais je penserai que tu voulais m'en faire accroire avec ta chanson de la ville. Et d'abord, ceux de la ville n'entendent rien aux moissons ; pour lors, il ne peuvent faire de chansons sur ce qu'ils ne connaissent pas.

Antonine haussa les épaules.  
— Ecoute donc, répliqua-t-elle, tu jugeras.

Et, d'une voix ample, singulièrement fraîche et melleuse pour une fille des champs, elle chanta sa chanson des moissons que les travailleurs écoutèrent avec curiosité, puis avec un intérêt assez prononcé pour qu'elle s'en aperçût. Aussi mit-elle tout son cœur dans le dernier couplet, celui qu'elle trouvait le plus joli :

Maintenant la glaneuse a rempli sa corbeille  
Et revient lentement à travers le sillon,  
S'arrêtant en chemin lorsque passe une abeille  
Ou qu'elle entend le cri du babillard grillon.  
Elle admire, elle écoute et, soudain, elle rêve...  
Dans son âme craintive un doute s'est glissé :  
C'est pour tous les mortels que le soleil se lève,  
Mais est-ce bien pour tous que les blés ont

Mon Dieu ! Toi qui fais croître et protéger la [poussé ?  
Permets que notre voix n'implore pas en vain !  
Bénis cette moisson ! Fais que le blé superbe  
A chacun, ici-bas, donne sa part de pain !

— Voilà ! dit Antonine, c'est fini.  
Et, sans attendre un applaudissement, le cœur encore troublé par les derniers vers qu'elle comprenait et sentait doublement, pour bien des raisons, elle se remit à lier des javelles.

Elle était pâle, et les derniers mots de sa chanson, le refrain qui était presque une prière, venaient d'être lancés à l'air avec une expression si poignante que Françoise se mordit les lèvres, honteuse d'avoir insisté, pendant que l'un des paysans, cou-

tant plus qu'elle l'aimait de toute la force de son cœur vaillant et droit, et qu'elle n'aimerait jamais que lui, et qu'elle n'en épouserait pas un autre, lui donnerait-il une pleine brouette d'écus.

Là ! Vous entendez, vieux ? Votre mignonne petite-fille, dont les dix huit ans, les jolis yeux et l'opulente chevelure dorée font la conquête de tous les garçons de Monclair, votre petite-fille, aussi en'étée que vous, père Damien, deviendra une vieille fille attristée, sans joies, sans chansons, avec l'éternelle vision de son espérance morte devant les yeux qui n'auront plus de soleil.

Et vous avez fait là, un joli coup, ma foi !

(A suivre).

pant le blé à ses côtés, sentait comme un frisson courir sur sa peau hâlée.

— Tu as une belle voix ! lui dit-il en se redressant, tandis que la jeune fille, au contraire, s'inclinait davantage, et, encore que je ne m'y connaisse peut-être pas bien, il me semble que cette chanson est bien plus jolie que... celle-ci, par exemple.

Et, à son tour, il en entonna une que les paysans avaient coutume de chanter les jours de moisson ; mais ce qu'il en faisait n'était pas pour établir de comparaison.

Il remarquait la pâleur d'Antonine et cherchait seulement à interrompre le cours de ses réflexions, tristes il le savait.

\* \* \*

Pouvait-il en être autrement ? Et comment la prière exprimée dans les derniers vers de sa chanson n'eût-elle pas été le vœu ardent et sincère de son cœur pour les malheureux dont sa pensée évoquait l'image ? pour le vieux père dont elle restait le seul soutien et pour elle-même ?

Car ce vieux et elle étaient si pauvres ! Et bien sûr que cette enfant de vingt ans à peine, quoique courageuse et dure au travail, le pouvait, envisager l'avenir sans effroi.

Pascal le comprenait bien, au moins autant qu'il comprenait et appréciait les paroles de la chanson, car il savait aussi reconnaître les qualités de la chanteuse, une orpheline, fille de travailleurs de terre, mais élevée en demoiselle jusqu'à la mort de ses parents, et recueillie par son aïeul paternel chez qui elle était redevenue paysanne, le vieux n'ayant ni l'ambition ni les goûts de son fils défunt.

Mais, quoiqu'elle eût repris les habitudes de sa race, elle gardait de ses années de réclusion dans un couvent de la ville un teint pâlot et une sorte d'affinement de sa personne et aussi, naturellement, de son esprit, plus cultivé que celui des autres.

Sans beauté, elle était fort gentille, avec un charme doux et pénétrant, prenant moins peut-être par les yeux que par le cœur, et, sans le savoir, Pascal Jordan en donnait actuellement la preuve en chantant, puisqu'il ne le faisait que pour chasser les pensées d'Antonine, des pensées tristes, il le sentait. Car, depuis un an, tout allait de mal en pis chez elle, un huisserie de la ville ayant saisi la maisonnette qu'elle habitait avec le vieux, le lopin de terre qui entourait la maison et jusqu'aux meubles qui, dans huit jours maintenant, seraient vendus aux enchères.

Et cela, parce que le pauvre homme, après s'être démuné de tout son argent en faveur des créanciers de son garçon, orgueilleux et paresseux, ne pouvait continuer à payer ses dettes.

Ah ! oui, tout allait de mal en pis pour la pauvre Tonine et chacun la plaignait, car elle était méritante. Mais on ne pouvait rien pour elle, que la faire travailler comme jadis, quand le vieux Flesselles était encore riche, il avait fait travailler les autres.

C'était ainsi que Pascal leur venait en aide, sentant une grande pitié en lui pour cette jeune fille, qu'il connaissait depuis longtemps. C'était sa camarade et il la tutoyait ; rien ne lui paraissait donc plus naturel que d'être ému en pensant à sa misère, comme rien ne lui semblait plus juste que d'épouser bientôt, disait-on, celle qu'on lui destinait, une héritière cosue, ni plus mal, ni mieux tournée qu'une autre, qu'il n'adorait pas, mais qu'il ne détestait pas non plus, et dont les écus, ajoutés aux siens,

feraient de lui le plus riche agriculteur de toute la contrée.

Cette idée lui plaisait et il la caressait, rêvant aux agrandissements futurs de sa propriété attenante à celle de Flesselles et qui, sans doute, allait devenir la sienne si l'enchère ne montait pas trop.

Car il avait décidé de l'acheter. Autant valait-il qu'elle fût pour lui que pour un autre, puisqu'on la vendrait, et puisqu'il ne pouvait rien empêcher.

Malgré lui, tout en chantant, il pensait à ces choses-là et, quand il eut achevé son couplet, il regarda la maisonnette qui deviendrait la sienne, là-bas, au bout du champ qu'il moissonnait.

Et, à ce moment-là, il ne songeait plus du tout au chagrin d'Antonine.

\* \* \*

Comme il n'y eut pas d'amateurs, l'enchère ne monta pas beaucoup, et la maison du bonhomme Flesselles fut vendue à Pascal au-dessous de sa valeur. Une fameuse occasion !

Quant aux meubles, il n'y tenait pas. Cependant il restait là flânant, par curiosité, pour voir...

Il trouvait naturel d'avoir acquis la maison et le clos, mais il se révoltait en lui-même de voir les autres acheter, un à un, les articles mobiliers. Cela lui produisait l'effet d'un meurtre commis avec un raffinement de cruauté, surtout depuis que, il y avait quelques instants, Antonine lui était apparue là-bas, dans un coin.

Elle venait sans doute dire un dernier adieu à toutes choses qu'elle aimait, et, peut-être racheter quelques souvenirs...

Ah ! comme elle était pâle !  
Tout à coup un rire éclata et une voix gaie cria :

— A moi la poupée ! C'est moi qui l'ai achetée ; faites-la moi passer !

Pascal tressaillit et se retourna. Tout préoccupé d'Antonine, il n'avait pas remarqué qu'on vendait une poupée, et cette voix connue, celle de sa promise, la rappelait à lui.

Comment ! elle se trouvait là, elle aussi ? Et elle voulait ce jouet ?... Une pauvre vieille poupée attifée de soie fanée maintenant, mal chaussée de petits souliers râpés, mais dont la frimousse restait jolie sous sa tignasse blonde embroussaillée, une poupée de la ville s'il vous plaît, qu'Antonine en avait rapportée jadis au temps de son enfance, à qui l'on pourrait redonner de sa splendeur passée en l'habillant de nouveaux oripeaux, et dont les yeux d'émail et les lèvres roses amusaient la belle Thérèse.

Elle vit Pascal, s'approcha de lui et, sans souci des gens, lui dit, riant toujours :

— Ça sera pour nos enfants ! Je vas la porter chez moi.

Les autres se mirent à rire aussi, se poussant du coude. Mais Pascal ne les imita pas. Il regardait Antonine.

Ce n'était rien et c'était beaucoup, cette pauvre poupée que Thérèse emportait. Ce n'était rien et c'était beaucoup ; elle en pleura. Elle aurait bien voulu l'acheter tout à l'heure, mais elle n'avait pas osé.

(A suivre.)

## Travaux d'Octobre

La chute des feuilles, les premiers froids, les gelées blanches, la diminution de plus en plus sensible du jour, tous ces indices annoncent l'approche surnoise de l'hiver.

Octobre est le dernier des grands mois agricoles ou le premier, suivant qu'on envisage qu'il est le mois des dernières récoltes ou celui des premières semences.

La grosse affaire aux champs est la préparation des terres à ensemer en céréales d'hiver, blés, seigles, escourgeons, avoines et le travail en lui-même de l'ensemencement.

Sème le jour de saint François  
Ton grain aura du poids,

dit un vieux proverbe, plein de sagesse. Il ne faut, en effet, pas perdre de vue que les plantes déjà bien enracinées avant l'hiver, résistent mieux au froid que celles qui lèvent tard.

Cette question des céréales et surtout du blé est si importante dans notre vie agricole que nous y insisterons tout particulièrement cette année. La France n'a plus un très grand effort à faire pour se produire à elle-même sa provision suffisante de blé, de façon à ce que le pain national ne soit plus à la merci de l'importation. Aussi, il faut à tout prix arriver à ce résultat dans l'intérêt de tous, dans le nôtre, cultivateurs, et dans celui de la consommation. C'est affaire de volonté et de culture intelligente, de cette culture intensive dont la science de plus en plus appliquée au progrès agricole, nous fournit, avec les indications, les éléments. Il faut réagir d'abord contre la routine, proclamer très haut ce qui est aujourd'hui démontré, à savoir que le fumier ne convient pas au blé. Au blé, il faut des engrais agissant plus rapidement : superphosphate, sulfate d'ammoniaque, chlorure de potassium. La potasse est indispensable, parce qu'elle assure au blé la résistance aux gelées, la rigidité de la paille, la maturation parfaite du grain.

Cependant c'est aux céréales et surtout au froment que l'on consacre la plus grande partie des fumiers de France. Une récente étude d'un agronome de grand mérite, le professeur Nicolle, fait ressortir les inconvénients de cette pratique séculaire. A ce moment de l'année, on ne dispose guère que de fumiers consommés et sur lesquels le fumier de l'été, et les premières pluies de l'automne ont eu tout le temps, en de nombreuses occasions, d'exercer leur action défavorable. Il suffit d'avoir vu un tas de fumier écouler dans le ruisseau et parfois dans le puits voisin, le purin entraîné par les pluies, pour se rendre compte de leur action dissolvante. Les effets des rayons solaires ne sont pas moins pernicieux, quoique moins apparents. Ils entraînent des pertes importantes d'azote, c'est-à-dire de l'élément qui coûte le plus cher dans les engrais. Aussi le fumier consommé est-il moins riche que le fumier frais, et les calculs de M. Nicolle montrent que 1.750 kilos de fumier frais donnent 1.000 kilos de fumier consommé avec des pertes réelles de 25 à 30 pour cent d'azote, 35 pour cent de potasse et 10 pour cent d'acide phosphorique.

La perte est très grande en potasse qui est l'élément soluble. La portion la plus utile de l'azote et de l'acide phosphorique a aussi disparu. En d'autres termes c'est un engrais à longue échéance, tandis que le blé demande des aliments assimilables.

Maintenant, surtout que les progrès de la culture ont introduit partout les engrais du commerce, l'application du fumier au blé n'a plus de raison d'être. Il sera bien plus sage de l'enfourir dès l'automne sur les terres qui porteront des cultures sarclées au printemps suivant. L'exclusion du fumier

rend encore plus utiles les engrais potassiques et l'on doit s'habituer à les employer en complément des fumures azotées et phosphatées dont l'usage est déjà si répandu. Dehéraïn et G. Ville, ont montré que la potasse est un élément indispensable au développement du blé ; lorsqu'elle n'est pas très abondante dans le sol ou que les conditions favorables à sa dissolution ne s'y rencontrent pas, l'emploi des engrais potassiques doit être particulièrement efficace sur la culture du blé. C'est ainsi qu'à Grignon comme à Rothamsted, l'addition d'engrais potassiques à la fumure augmente le rendement de 5 à 7 hectolitres par hectare.

En outre, on est en droit d'attribuer à la potasse une action remarquable sur la régularité et la vigueur de la végétation. Si la potasse fait défaut dans le sol, dit Joulie, la plante reste chétive et ne donne qu'une récolte insignifiante. Des observations plus récentes ont montré que les sels de potasse augmentaient la résistance des semis aux gelées. Ils assurent aussi la rigidité de la paille et l'on a observé, cette année, que les blés potassés n'avaient pas versé. Enfin, on sait depuis longtemps que la potasse facilite et hâte la maturité des blés ; les grains sont sains, réguliers et lourds. Aussi conseillons-nous aux agriculteurs avisés de s'assurer contre la verse et les mauvaises récoltes par l'emploi régulier des engrais potassiques.

Si le cultivateur suit bien nos conseils, il nous en félicitera et nous n'aurons pas à regretter la large part que nous donnons dans cette causerie mensuelle, à la seule question de la préparation des terres à blés à l'ensemencement.

Passons au bétail. On évite d'envoyer les poulains dans les pâturages avant que la rosée et les brouillards aient disparu. On castré les poulains né pendant le printemps dernier. On maintient encore dans les prairies et dans les embouches les bœufs d'hiver ; on commence l'engraissement des bœufs à l'étable. On castré les jeunes veaux et les taureaux de réforme que l'on veut engraisser l'année suivante. On prépare le bétail, si ce n'est déjà fait, à la transition de l'alimentation sèche. On cesse de faire paquer les moutons tout en les conduisant encore sur les pâturages et les champs. On sèvre les gorettes nées en juillet et en août. On engraisse les porcs adultes et les cochons de lait et tant qu'il se pourra, même les porcs à la glandée.

A la basse-cour, continuer l'engraissement en vue des ventes pour les grandes fêtes hivernales ; donner de l'avoine aux poules pour les inciter à pondre. Le nettoyage à fond des poulailers s'impose à l'approche de l'hiver. On le complètera par un badigeonnage à la chaux.

Au rucher, on nettoie les tabliers, on complète pour les provisions et, aux ruches faibles, on donne des aliments liquides très sucrés.

Les longues veillées vont commencer à la ferme, le maître en profitera pour mettre à jour quelques écritures de comptabilité : la campagne agricole s'achève avec la dernière récolte, et il a dès lors tous les éléments de son bilan annuel.

## CONSEILS D'AUTOMNE

L'automne est venu et les arbres se décroissent. Les routes et les bois, les champs et les jardins sont couverts de feuilles mortes